



Le pays de Şaddīna, une étude géographique, historique et archéologique des sites de Şaddīna, villes médiévales du Maroc et de l'Andalousie.

Sous la direction de Brahim Akdim, Grigori Lazarev et Virgilio Martínez Enamorado. Préface Pr. Mohamed Naciri, Coll. V.E.S.A.M., Vol. IV, (Rabat: 2014).

Cet ouvrage collectif a pour objectif de jeter un éclairage dru sur les Şaddīna, villes médiévales du Maroc et de l'Andalousie. Il présente la synthèse des résultats des travaux effectués sur ces sites et il est le fruit d'une excellente et heureuse collaboration et d'échanges entre d'éminents spécialistes couvrant des compétences multiples et œuvrant au sein d'institutions territorialisées de part et d'autre de la Méditerranée. L'ouvrage, qui s'adresse avant tout à un public averti et intéressé par la discipline, prend place dans la collection "Villes et sites archéologiques du Maroc (V.E.S.A.M)".

Dans la préface et l'introduction, les auteurs posent les cadres géographique et chronologique de cette étude qui fait appel à la fois à des sources littéraires médiévales et archéologiques. Ils reviennent sur les circonstances de la découverte du site de Şaddīna au Maroc. Ce site médiéval qui se trouve en-dessous et autour d'un village actuel portant le même nom, est situé au nord de Fès sur le territoire de la commune rurale d'Ouled Jemâa, à la confluence de la vallée du Leben et de celle de l'Inaouène, bénéficiant ainsi d'indéniables qualités géo-stratégiques. Les auteurs traitent également de la présence des ethnonymes ou toponymes liés à ces Şaddīna en dehors de la région de Fès, ainsi que les circonstances et la chronologie de leur migration vers al-Andalus, aboutissant plus précisément sur le site de Cabeza de Hortales. En introduction, les directeurs de l'édition résument les contributions, laissant apparaître, au-delà de la diversité des contenus, celle des méthodes.

Le livre est réparti en quatorze chapitres sous forme d'articles indépendants mais étroitement liés entre eux; les Şaddīna et leurs ressources en sont la toile de fond. Il s'articule autour de cinq parties d'ampleur inégale.

La première qui a pour thème "La ville médiévale de Şaddīna de Fès", se divise en quatre chapitres. G. Lazarev signe le premier "Reconnaissance du

site de Ṣaddīna : état de la question” où il rappelle le contexte dans lequel il fut le premier à reconnaître le site archéologique de Ṣaddīna en 1968. Longtemps après, s'appuyant sur les textes médiévaux, en l'occurrence celui d'al-Ya'qūbī, et sur ses propres observations, le chercheur situe à l'emplacement dudit site au nord de Fès dans la commune de Ouled Jemaa (province de Taounate), la *qal'at* Ṣaddīna. Dans ce même chapitre, sont relatées brièvement, année après année, les visites effectuées au site par plusieurs spécialistes. L'intérêt qu'ils lui ont porté et leur conviction quant à son importance étaient à l'origine de la conclusion de plusieurs accords pour entreprendre des recherches sur les Ṣaddīna au Maroc et en Andalousie tant sur le plan historique et archéologique que géographique.

Le deuxième chapitre comprenant deux articles est introduit par A. Akerraz. En se basant sur le croisement des données archéologiques, lesquelles ont un caractère éminemment provisoire, attendu qu'elles proviennent d'un contexte hors stratigraphique, et sur les données obtenues grâce à la lecture des sources historiques, l'auteur nous informe que la durée d'occupation du site de Ṣaddīna s'échelonne du IX^e au XVI^e siècles. La découverte de Ṣaddīna au nord de Fès est associée aux hasards puisque si la reconnaissance de Ṣaddīna 1 s'est faite d'une manière inopinée, tel fut également le cas de Ṣaddīna 2 se situant à environ 750 mètres au nord-ouest du premier site.

B. Akdim *et alii*, dans “Description archéologique” livrent une description de la cité de Ṣaddīna fondée *ex novo* et décrite par les chroniques comme étant un site idrisside. Les auteurs soulignent qu'en l'état actuel des recherches, les quelques données archéologiques disponibles, à savoir les tessons de céramique ramassés en surface, ne confortent guère cette datation, étant donné qu'ils n'ont rien livré qui puisse remonter au-delà du XII^e siècle.

L'observation visuelle des structures apparentes du site a permis aux chercheurs d'isoler plusieurs secteurs bien distincts: 1- une *qal'at* dotée d'une citerne, 2- une *madīna* cernée partiellement de murailles avec des faubourgs attenants, laquelle comprend des entités fonctionnelles qui sont des unités élémentaires de l'espace urbain à savoir des *buyūt* et une mosquée, 3- une zone péri-urbaine qui contenait des vergers et des champs d'agriculture irrigués par la source de Ṣaddīna ainsi qu'une zone cémétériale. L'étude de terrain du site de Ṣaddīna n'est encore qu'à ses débuts et l'archéologie s'avère l'outil de base pour d'une part, délimiter le territoire sur lequel s'étendait la ville et d'autre part, nous éclairer sur la forme et l'évolution de ses phases de croissance.

A. Akerraz et *alii*, avec “ Découverte et reconnaissance de Şaddīna 2. La parole est l’archéologie”, font le point sur ce site. Ils nous livrent, d’une part, de précieux renseignements sur les restes de la muraille et procèdent, d’autre part, à une présentation du matériel céramique collecté en surface documentant un pan de l’histoire de Şaddīna 2 qui coïncide avec la fourchette chronologique allant du XII^e au XIV^e siècles voire au XVI^e siècle. Dans cette contribution, les auteurs posent plusieurs questions; quels ont été les occupants du site durant toute son histoire? Quelles ont été les relations entre les sites de Şaddīna 1 et Şaddīna 2? Lequel des deux complexes est antérieur à l’autre? Seules les fouilles ultérieures devraient pouvoir apporter des réponses à ces questions et à bien d’autres qui en découlent.

Le troisième chapitre intitulé “Le site de Şaddīna dans les sources historiques” est rédigé par G. Lazarev et V. M. Enamorado. Les auteurs y reprennent le dossier de la ville de Şaddīna sur la base des données tirées des références historiques et historiographiques. Ils proposent une nouvelle lecture du texte du géographe al-Ya‘qūbī en localisant la *qal‘at* Şaddīna, qui remonterait à l’époque idrisside, au nord de Fès. Ce faisant, ils rendent caduque la lecture de ce texte antérieurement faite par Ahmed Siraj, la plaçant près de Tétouan. Parmi les multiples arguments avancés pour soutenir ce constat, on relève celui du voisinage territorial des Şaddīna et des Maghīla installés dans la région de Fès. Cette territorialisation commune fut dupliquée en al-Andalus suite à la migration collective de ces deux groupes claniques qui s’y sont installés au IX^e, X^e siècles.

Les auteurs nous informent à travers un texte d’al-Wanşarīsī qu’une ville dénommé Şaddīna existe encore au XIV^e siècle. L’article s’achève par l’énumération des traces de l’ethnonyme Şaddīna au cours des siècles suivants.

Le quatrième chapitre “L’occupation historique du site: les premières informations apportées par le mobilier céramique”, dû à A. Fili traite de la céramique récoltée lors d’un ramassage de surface sur Şaddīna. Cette étude qui marque le premier pas vers la compréhension du mobilier de Şaddīna a permis d’individualiser deux groupes de céramique : glaçurée et commune. Le mobilier céramique étudié s’apparente en grande partie à celui retrouvé à Fès et dans ses environs et est attribuable au XII^e jusqu’au XIV^e puis au XVI^e siècle. A l’heure d’un premier bilan de l’étude de la céramique provenant, rappelons le, d’un contexte hors stratigraphique, il ressort que les limites qu’elle présente de l’occupation du site ne correspondent pas à celle définie par les sources historiques.

La deuxième partie consacrée à “La ville et l’*iqḷīm* de Ṣaddīna d’al-Andalus” est constituée par un seul article copieux qui a pour titre “L’*iqḷīm* Ṣaddīna d’al-Andalus, approche historiographique et archéologique”. Il s’attache, comme l’indique son titre, aux Ṣaddīna de la péninsule ibérique. Ceux-ci sont arrivés en al-Andalus après avoir quitté la région de Fès. Sur le couloir de leur migration, ils ont laissé l’empreinte de leur passage dans la région de Tétouan, où l’on retrouve actuellement une commune rurale qui s’est appropriée, depuis, cet ethnonyme. Dans cet article, les auteurs présentent la controverse autour de la localisation de Ṣaddīna en territoire andalou. Ils nous informent, par ailleurs, que les résultats auxquels ils sont parvenus grâce à la relecture de la documentation textuelle arabe et castillane confirment, sans nul doute, l’hypothèse formulée conjointement par C. Jiménez Pérez et L. Aguilera, selon laquelle le site de Ṣaddīna d’al-Andalus est à identifier avec la ville romaine de Iptuci, correspondant à Cabeza de Hortalas d’aujourd’hui, situé au nord-ouest de la province de Cadix. Cet article offre une description de la forteresse et traite également du mobilier archéologique issu des deux campagnes de fouille conduites sur deux de ces flancs externes. La chronologie du monument est expliquée par le texte et est synthétisée également sous la forme d’un plan global de toutes les structures en fonction de leur phasage.

Pour ce qui est de la troisième partie, elle traite des “Ṣaddīna dans l’histoire médiévale et moderne”. Elle est composée de quatre chapitres numérotés de 6 à 9. Le premier porte sur “La *qal’at* Ṣaddīna et l’itinéraire de Ghumāra à Fès du géographe al-Ya‘qūbī”. Se situant dans le même registre des réflexions avancées dans le troisième chapitre, cet article réexamine le texte du géographe al-Ya‘qūbī. Son auteur G. Lazarev s’emploie à réfuter l’interprétation donnée par A. Siraj, de l’itinéraire de ce géographe, laquelle interprétation localise la *qal’at* Ṣaddīna près de Tétouan. Sa localisation au nord de Fès au lieu-dit douar Ṣaddīna, permet, selon G. Lazarev de mieux comprendre le précédent itinéraire le rendant plus cohérent et convaincant. La présence d’un ensemble notable de ruines au sommet du jabal Ṣaddīna s’accorde bien, selon l’auteur, avec les données textuelles et permet d’apporter un argument de poids en faveur de ladite localisation.

Le septième chapitre intitulé “Les Ṣaddīna dans l’histoire médiévale du Maghreb”, a été rédigé conjointement par G. Lazarev et V. M. Enamorado. Au fil de sa première partie, s’égrenent les textes historiques avec les mentions des Ṣaddīna à partir du IX^e siècle avec Ibn Khurdāḡbih et al-Ya‘qūbī jusqu’au XIV^e au moment où on les rencontre sous la plume de Ibn Abī Zar‘. L’accent est notamment mis sur les groupements des tribus avec lesquels les Ṣaddīna, installés dans la région de Fès, comme le soulignent bon nombre de textes

cités par les auteurs, ont fait alliance, particulièrement avec leur associé constant les Maghīla. Les auteurs nous apportent ensuite des informations essentielles à la compréhension de l'étymologie du nom "Ṣaddīna" qui serait lié à l'époque préislamique ou pourrait avoir tiré ses origines de l'ethnonyme amazigh Azzāden/Aṣṣāden ou encore signifier "le renard". Les origines des Ṣaddīna sont également expliquées dans ce chapitre ; on y suit des réflexions et des hypothèses dont celle qui a eu la faveur des auteurs à savoir une origine du Maghrib al-Aqṣā. La part réservée à la localisation des Ṣaddīna rassemble des textes qui nous offrent une soigneuse synthèse sur les régions qui les ont accueillis en compagnie d'autres tribus ou qui ont gardé leurs traces ethnonymiques tant au niveau du Maroc, qu'au niveau de l'aire maghrébine.

M. Mezzine, dans le huitième chapitre "Contribution au débat sur l'histoire de Ṣaddīna. Un conflit sur la répartition de l'eau à Ṣaddīna dans les *Nawāzil* de al-Zayyātī" élargit le cadre du débat sur l'histoire de Ṣaddīna après le XIV^e siècle. C'est à cette date que remonte la dernière mention du site dans les sources en tant qu'ethnonyme. "Les ruines découvertes près de Tissa d'un lieu-dit Ṣaddīna, seraient les restes d'une cité médiévale. Cette hypothèse pourrait-elle être confirmée ou au moins consolidée par un texte juridique qui date du XVII^e siècle?". Cet extrait de son article précise clairement l'objectif visé par l'auteur à travers sa contribution. Pour répondre à cette question il interroge le texte de 'Abd al 'Aziz al-Zayyātī, rapporté dans son ouvrage, *al-jawāhir*. Celui-ci concerne un litige, porté devant l'éminent 'ālim Muḥammad al-'Arabī al-Fāsī sur la question de la répartition des parts d'eau entre amont et aval de Ṣaddīna, autrement dit entre des habitants et des défenseurs des droits des mosquées et des zaouïas. L'auteur fait remarquer que la mention de ces mosquées et de ces zaouïas dans la *nāzila*, qui ont été évoquées dans les récentes études menées sur le terrain, laissent supposer que Ṣaddīna ait survécu au XVII^e siècle sous la forme d'une localité, dans un territoire dépendant des Ḥyāina.

La troisième partie se clôt par un article de V. M. Enamorado "Les Ṣaddīna d'al-Andalus", qui nous présente la chronologie de l'établissement et de la distribution spatiale des Ṣaddīna sur le territoire andalou. Pour ce faire, l'auteur laisse la parole aux sources et se livre à des commentaires et à des réflexions qui visent à localiser leurs principaux points d'ancrage en al-Andalus que sont Ṣaddīna de Ṣiḍūna et Ṣaddīna de Surīta.

L'association entre les Ṣaddīna et les Maghīla ressort une fois encore dans cet ouvrage lorsque l'auteur nous informe que les premiers vinrent s'installer simultanément que les seconds, leur confédérés, autour de la *qal'at*

al Ward de Šiddīna. Autre remarque, l'auteur fait appel à l'anthroponymie et à la toponymie pour mesurer la diffusion des Šaddīna sur l'espace andalou.

La quatrième partie sort du domaine de l'histoire et de l'archéologie; ce sont les questions du contexte géographique et de l'exploitation des ressources qu'elle aborde. Elle comprend cinq chapitres numérotés de 10 à 14. Le dixième signé par B. Akdim *et alii* "fait le point sur "le contexte géographique du site maghrébin de Šaddīna: le Prérif au nord de Fès". Sa première partie, évalue tour à tour l'environnement physique et régional de Šaddīna, le contexte géologique et géomorphologique sur lesquels se développe le site, ainsi que les conditions bioclimatiques et hydrologiques de la région. Les auteurs fournissent au lecteur les ingrédients qui permettent de comprendre le site dans son milieu naturel. L'observation fut portée ensuite, dans la deuxième partie de l'article, sur les contextes socio-économique et démographique de Šaddīna et de la province qui l'abrite. Elle intègre, entre autres, des données sur la population, l'habitat et l'activité de la commune qui repose essentiellement sur l'agriculture. La dernière partie est réservée aux différents atouts dont dispose la commune en termes de patrimoine culturel et naturel et propose la mise en valeur des potentialités non exploitées de la région pour faire du site de Šaddīna un lieu à haut attrait touristique. Les tableaux accompagnant le chapitre sont intéressants et synthétisent plusieurs données qui sont évoquées dans le texte.

S'appuyant sur leurs connaissances en matière d'archéologie hydraulique en al-Andalus dont la fonction est d'étudier les terres mises anciennement en exploitation, les auteurs du onzième chapitre, V. M. Enamorado et E. L. Garcia, intitulé "Les Šaddīna et l'exploitation de l'eau" se sont intéressés à la quête des traces agraires laissées *in situ* dans les espaces productifs du site de Šaddīna au nord de Fès. Cette recherche qui demeure au stade exploratoire sur plusieurs aspects, a permis d'indiquer, selon toute vraisemblance, l'existence d'un espace cultivé qui s'étendrait dans la partie méridionale du site. Il était irrigué par les eaux de source au moyen d'un système de canaux dont les traces subsistent encore, selon les auteurs. Ces derniers insistent, à juste titre, sur le rôle central que jouait la mosquée, en tant que garante de la répartition de l'eau d'une part, et de la cohésion sociale des lignages de la communauté de Šaddīna d'autre part. Cet article apporte également des informations sur le mode de répartition actuel des eaux au sein de Šaddīna.

Ancienne et universelle est l'histoire du sel. Elle s'insère dans l'histoire des techniques et celle des rapports entre les peuples; l'époque romaine nous garde le souvenir des routes du sel dont le contrôle a fait éclater des conflits

entre les puissances qui cherchaient à se tailler la part du lion de ce commerce; Venise et ses voisines en sont l'exemple le plus patent. Le sel a, en effet, de tout temps joué un rôle important sur le plan économique, social, politique et domestique. Son extraction, sa distribution et son échange furent des activités vitales, répondant aux besoins alimentaires, aux impératifs de conservation des aliments et à la stimulation de l'appétence du bétail tout en contribuant substantiellement à l'équilibre de son alimentation.

Sous le titre "Les salines, une ressource économique à proximité des sites de Ṣaddīna (Tissa au Maroc, Hortales en al-Andalus)", le douzième chapitre qui est l'œuvre de A. Gartet *et alii*, présente un bilan des connaissances, certainement lacunaires en ce sens qu'aucun programme de recherche spécialement dédié à cette question n'a été mis sur pied sur les deux sites. Les données que verse cette contribution au dossier de ces salines se présentent différemment d'une rive de la Méditerranée à l'autre. En effet, si pour les salines de Hortales les éléments disponibles permettent de parcourir une histoire très longue du sel et des processus d'exploitation, tel n'est pas le cas pour le site de Ṣaddīna de Tissa. A cet égard les informations ne permettent guère d'appréhender ni l'origine ni l'histoire de l'activité salinière et se contentent de présenter l'exploitation salinière telle qu'elle se présente trouve au pied du massif de Tissa.

La proximité des salines tant du site de Ṣaddīna au Maroc que de Ṣaddīna en al-Andalus suffirait-elle à conclure à la présence d'un modèle d'occupation territoriale présent dans la première et dupliqué dans la seconde suite à la migration dont on a parlé plus haut? Seule une étude approfondie pourrait répondre à cette question et à bien d'autres inhérentes à l'industrie saline des Ṣaddīna.

L'interprétation de l'imagerie satellitaire est l'objet de la contribution de Chris Stenward au treizième chapitre intitulé "The interpretation of the Sattelite images". Cette étude expose une panoplie de techniques et de technologies de pointe ainsi que leur processus de réalisation permettant d'évaluer l'apport de la télédétection et l'efficacité de cet outil en tant que source précieuse d'informations pour les archéologues. Ces procédés permettent d'apporter ainsi une aide capitale à la compréhension de l'histoire des Ṣaddīna au Maroc et en Andalousie à travers l'exploration de leurs traces archéologiques.

La dernière contribution concernant le "Paysage culturel et valorisation du site de Ṣaddīna dans une perspective de développement local dans le Prérif" est de B. Akdim. Elle traite d'une stratégie à mettre en place pour la préservation, la mise en valeur et la promotion du patrimoine culturel

de Şaddīna. Une telle stratégie se déclinerait selon l'auteur en deux plans d'actions prioritaires. Le premier porterait sur l'acquisition d'une meilleure connaissance du site via des recherches archéologiques. Le second s'intéresserait à la reconnaissance et à l'intégration des atouts locaux dans une politique de mise en valeur intégrée. Elle mettrait à contribution tous les acteurs concernés par la sauvegarde de Şaddīna, compte tenu des menaces qui pèsent lourdement sur ce patrimoine archéologique.

Dans la cinquième et dernière partie, V. M. Enamorado, procède à un inventaire méthodique des textes sur les Şaddīna.

Telles sont présentées à grands traits les différentes contributions à ce remarquable ouvrage qui fera date dans la connaissance des Şaddīna. Cet ouvrage livre une mine de renseignements aux chercheurs concernés par l'histoire en général et celle médiévale, en particulier. Sa publication n'a été possible que grâce à la synergie et à l'interdisciplinarité des contributeurs et surtout à leurs qualités scientifiques. Il faut avouer qu'en faire un compte rendu en quelques pages est particulièrement ardu tant la matière, les réflexions et les conclusions sont denses.

Les seize auteurs de l'ouvrage ont dû se livrer à des écritures croisées et ont, dans la majorité des cas, évité avec succès le piège de la répétition. D'une lecture agréable, ce livre de 315 pages est agrémenté de belles et riches illustrations (170 au total), dont la plupart en couleur ainsi que de tableaux qui synthétisent les données et facilitent la tâche au lecteur. L'ouvrage comprend une importante bibliographie facile à consulter (p. 265-291), comptant plus de 400 titres. Elle reprend les références des notes de bas de page, et, par voie de conséquence, met à la disposition du lecteur un outil référentiel très appréciable.

Le livre se referme sur de très utiles *indices* qui en facilitent la consultation et qui sont au nombre de cinq (noms de lieu, noms de tribu, noms des mouvances politiques et culturelles, noms des personnages historiques et des auteurs de sources anciennes et noms des auteurs des études citées).

Cet ouvrage appelle, toutefois, quelques remarques. Une relecture attentive aurait évité que le texte ne pâtisse de quelques lapsus ou coquilles dommageables : par ex. phrase incomplète (p.172), fautes d'orthographe ou des mots à supprimer (p. 35 notes 26, p. 95, p. 105, p. 107, p. 126, p. 151, p. 185, p. 219, p. 220, p. 238, p. 241, p. 249) etc. Cette relecture, aurait permis d'harmoniser le texte et d'adopter par exemple la même nomenclature pour désigner la *qal'at* que l'on croise parfois sous l'appellation de *qal'a* ou pour adopter un seul terme pour désigner les métayers, *khammès* (p. 176) ou

khamīs (p. 187), ou pour standardiser la citation des chercheurs dans le corps du texte etc. En introduction, la présentation des chapitres de la troisième partie (p.15) montre une inversion du troisième et du quatrième chapitres par rapport au sommaire. Même si la plupart des chapitres sont rehaussés d'une conclusion récapitulant les principaux enseignements qui en ressortent, on regrette qu'une conclusion d'ensemble fasse défaut dans cet ouvrage, laquelle aurait mis en perspective les plus importants acquis de ces recherches.

Dans le texte, le renvoi aux figures ne s'est fait qu'au niveau de quelques chapitres, chose qui complique la tâche du lecteur dans les autres pour retrouver les textes qui les concernent.

Toutes ces remarques n'altèrent en rien la validité de cet ouvrage qui augure bien de la suite des recherches et ouvre des perspectives encourageantes pour l'archéologie islamique. En effet, celle-ci pourrait, comme le mettent en avant tous les auteurs du livre, apporter une aide précieuse à la compréhension de l'histoire des Šaddīna et partant ajouter un feuillet à la connaissance des villes médiévales du Maroc et de l'Andalousie.

Hakim Ammar

Université Mohammed V de Rabat